L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

BUREAU, No. 72, RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE MATIN, 9 JANVIER.

FEUILLETON.

MADAME DE LÉOJAC

PAR LEOPOLD TIERNY.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Dix ans environ passé sur les événements que nous venons de raconter, nous ne quittera plus un moment de Léojac dans les vallées de Roquevert ; on et, partout, les paysans, dans leurs conversations du soir, autour d'une chandelle de résine plantée dans la muraille, faisaient quelque allusion à ses disparitions, c'étaits à voix basse et à demi-mots, comme on parle d'un événement mystérieux, si quelque peu diaboliques, sur lequel il n'est pas prudent d'émettre une opinion décisive.

Tout dit être conservait au fond de son cœur la religion du souvenir, et c'était en vérité une étrange : une pauvre vieille femme de taille exiguë et de maigreur singulière, le dos voûté et le front enfoncé en bas d'une coiffe de toile blanc. C'était la nourrice du comte de Léojac, la vieille Catinon.

Catinon avait été nommée à Roquevert par le comte à l'époque de son mariage. Il l'avait proposée à la duègne du château, et après il avait pu lui confier des fonctions plus importantes. Ce n'est pas de l'affection que la nourrice avait pour son *Titet*, c'est un fétichisme véritable.

Mais Léojac sur les mêmes du comte, élevée par la grand'mère de M. de Léojac, elle était subjuguée sorte enfoncée dans la famille, ordinairement appelée à mourir de son lait l'héritier du nom et des biens. Elle l'avait vu grandir, elle l'avait vu avec orgueil partir pour la cour ; dans sa pensée, le comte de Léojac était le plus beau, le plus noble, le plus brave, le plus aimable de tous les gentilshommes qui n'eut jamais tout, tout ce qui était étoilé et qui, personne mieux que lui ne devait arriver à une haute fortune.

Catinon avait bien en quelques craintes quand elle avait vu son Titet vendre pièce à pièce ses décorations ; mais elle avait promptement chassé de ses pensées tout intérieur pour le comte ; et s'était dit une fois pour toutes qu'il pouvait bien se ruiner ; et qu'il mourait bien sa réforme du Grimaud.

Quand M. de Léojac l'avait quitté à Roquevert, Catinon était arrivée toute disposée d'avance à aimer celle que son maître avait choisie pour femme.

Mais avec un clairvoyance naturelle, elle avait bientôt compris que le comte n'était pas aimé, qu'il était malheureux. Alors une haine implacable s'était amassée dans son cœur contre la comtesse ; elle s'était mise à détester, de toute la force de son caractère entêté, cette femme altière et dure qui avait l'audace de ne point adorer à genoux son cher Titet.

Puis, elle était vieille, Henri de Rieux entrer dans la maison ; elle avait compprend cet amour avant même qu'il éclatât.

Aussi n'avait pas vu un sourire, pas une tête, pas une distraction qu'elle ait pu, en dépit de tout, maintenir, elle, n'avait pas fait un pas sans que Catinon fût derrière elle, épiant et surveillant ; elle n'avait pas dit une parole qui fût recueillie par ce démon de l'espoir matériel.

Catinon avait vu grandir l'amour de madame de Léojac et d'Henri ; elle avait vu M. de Léojac s'assombrir, devenir mélancolique, parler moins souvent et moins gai.

Enfin, le jour de la disparition était arrivé, et elle avait constaté chez Anne, chez Henri, chez Guillaume, des signes non équivoques de satisfaction et de satisfaction. Les visites de M. de Rivère étaient devenues fréquentes, puis cessées, puis continuelles, pour cinq jours ; les deux amants avaient été seuls pour plusieurs fois ensemble.

Des signes graves étaient venus confirmer les soupçons éveillés par tout cela dans l'âme de Catinon.

Le lendemain de la disparition, et toute, son cheval avait été remonté errant loin du château, Henri et Roquevert ; le lit d'un, Guillaume, des signes non équivoques